

Bulletin météorologique.

Washington, 27 octobre. Indications pour la Louisiane—Temps en partie couvert; plus chaud; vents variables légers à frais.

Déclaration de Sir Edward Grey.

Londres, 27 octobre.—Dans un discours prononcé ce soir à Hedsfield, Sir Edward Grey, libéral du Parlement, ancien sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères dans le cabinet de Lord Roseberry, en 1895, qui a annoncé à la Chambre des Communes la politique de ce ministère au sujet de l'Egypte, a fortement approuvé la politique du gouvernement actuel dans l'affaire de Fachoda.

Les élections en Prusse.

Berlin, 27 octobre.—Dans les élections qui se poursuivent des élections secondaires pour le choix des membres de la Diète Prussienne, les retours indiquent, jusqu'ici, un gain pour les libéraux, à Charlottenburg, Königberg, Stettin et etc. Les socialistes sont très forts. Ils votent, en général, pour les radicaux.

L'affaire de Fachoda arrangée.

Londres, 28 octobre.—Bien que rien d'officiel n'ait transpiré sur les délibérations du conseil de cabinet, d'hier, dit le "Times", on peut affirmer que les décisions prises sont conformes à la politique formulée récemment dans le Livre Blanc. Le "Daily Mail" annonce que l'on est arrivé à un arrangement qui sauve la situation, pour les deux pays.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00... Un an | \$6.00... 6 mois | \$3.00... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15... Un an | \$7.50... 6 mois | \$3.85... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00... Un an | \$1.50... 6 mois | \$1.00... 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.50... Un an | \$2.00... 6 mois | \$1.25... 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans votre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.



Le commandant ESTERHAZY.

LE DOSSIER ESTERHAZY.

M. Clemenceau raconte dans l'Aurore, d'après un de ses amis, ce qui se trouve dans le dossier Esterhazy du Paty de Clam, formé par M. Bertulus. Après avoir cité différentes pièces, signées par M. Paurin de St-Morel, et du juge d'instruction Flory, il ajoute:

Mais voilà le bouquet: le brouillon d'une lettre d'Esterhazy au général de Boisdeffre, commençant par ces mots: "Mon général", etc. La pièce est écrite toute entière de la main du général, qui l'a reconnue. Les pièces voisines ne laissent aucun doute sur le destinataire. C'est bien à M. de Boisdeffre, chef d'état-major général, qu'écrit Esterhazy, espion, escroc et faussaire. Curieuse correspondance! Nous connaissons les rendez-vous de Paty de Clam, lieutenant-colonel d'état-major, avec Esterhazy, pour concerter leurs faux, dont ils prenaient lecture dans les colonnes respaspiennes. Mais nous ignorions que M. le général de Boisdeffre fut de la fête. Tout au moins, nous n'en avions pas la preuve. La preuve est acquise maintenant.

Sur ce point, comme on pense, je pressai fort mon ami. —Quelle est la date de la lettre? demandai-je. —Je n'ai pas, me répondit-il, le jour présent à la mémoire. Mais je puis vous affirmer qu'elle remonte au moment de l'expertise des lettres à Mme de Boulancy.

—En êtes-vous certain? —Oh! oui, car on y trouve ce passage: "Etes-vous sûr de vos experts? Si oui, je m'en rapporte absolument à vous. Dans le cas contraire, je dirai, comme pour le bordereau, qu'on a calqué mon écriture."

—Vraiment! Il y a ça? —Oui, oui. Je n'ai pas appris les paroles par cœur, et je n'ai pas la prétention de donner le texte absolu. Mais je vous garantis les sens. —Cette phrase en dit long. —N'est-ce pas? Plus long qu'elle n'est longue. J'ai peut-être un tort de vous la répéter, mais elle m'avait frappé.

—Elle me frappe aussi. D'autant plus que les journaux nous ont donné dans le temps, une lettre de M. de Boisdeffre déclarant n'avoir jamais vu ni connu le commandant Esterhazy. —Croyez-vous? —J'en suis sûr. Tenez, voici la note que je retrouve fort à point!

"Le ministre de la guerre s'empresse de communiquer à l'agence Havas la lettre suivante, qu'il vient de recevoir du général de Boisdeffre, chef d'état-major général de l'armée:

"Paris, 4 décembre 1897. "Le général de Boisdeffre, chef d'état-major général de l'armée à monsieur le ministre de la guerre. "Monsieur le ministre, "Certains journaux parus hier soir annoncent la prochaine publication d'un télégramme qui aurait été soi-disant adressé par moi au commandant Esterhazy à Londres. "J'ai l'honneur de vous demander d'envoyer à l'agence Havas, pour être communiquée à la presse, la note suivante: "Le général de Boisdeffre n'a jamais télégraphié ni écrit quoi que ce soit au commandant Esterhazy, qu'il n'a jamais vu ni connu et auquel il n'a jamais fait ni fait faire la moindre communication. "BOISDEFRE."

—C'est incroyable! s'exclama mon ami. L'expertise des lettres à Mme de Boulancy est du 29 novembre. Comment le 4 décembre le général de Boisdeffre pouvait-il écrire cette lettre quand l'épître du scellé Esterhazy est le témoignage manifeste d'une entente entre ces deux hommes pour toute autre chose que la manifestation de la vérité? Comment pouvez-vous concilier ces choses? —Je ne les concilie pas, répondis-je.

UN VOYAGE EN ASIE.

M. Sven Hedin, le courageux explorateur suédois dont il a été beaucoup parlé ces mois derniers, vient de faire paraître, chez un éditeur londonien, la relation de son voyage en Asie. Sur l'armée chinoise et la vie de garnison dans les villes du Céleste-Empire, M. Sven Hedin nous apporte les renseignements que voici:

"Les troupes chinoises de Su-bashi disposaient d'une demi-douzaine de fusils anglais et d'un nombre égal de fusils russes. A part quoi, elles n'avaient que des arcs et des lances. Les fusils européens étaient d'ailleurs en fort mauvais état. Les soldats à qui ils avaient été confiés négligeaient absolument d'entretenir ces armes. J'ai vu de mes propres yeux des soldats chinois assurer leurs rifles dans un ruisseau boueux et s'en servir pour sauter sur l'autre rive. Parmi leur chevaux, douze à peine étaient en bon état. Les autres étaient de mauvaises rosses dont on eût difficilement tiré quelque parti. Les exercices de tir et de marche sont très rares dans les garnisons chinoises. Fogdassin m'assure que soldats, sous-officiers et officiers, le commandant en tête, passaient leur jours et leur nuits à fumer de l'opium, à manger, à boire, à jouer et à dormir!"

Mentionnons encore, d'après le livre de M. Sven Hedin, la façon étrange dont se fait le dénombrement de troupes chinoises. Non seulement on compte les hommes, mais encore leur arme, leurs souliers, les pièces de leur uniforme, etc. On arrive ainsi à des totaux fantastiques. Et cette idée qu'il commande à un si grand nombre d'hommes et de choses flatte vivement dans son orgueil chacun des officiers.

LE TSAR.

Londres, 28 octobre.—D'après la "National Review" l'empereur Nicolas de Russie se serait déclaré en faveur de la révision du procès Dreyfus. (Sic.)

LES NOUVELLES.

Il nous est arrivé, hier, de Paris, plusieurs nouvelles, nous ne dirons pas seulement intéressantes, mais véritablement étonnantes.

La première, que nous ne relèverons que pour notre conscience de journaliste, nous annonçait l'assassinat du président Faure. Le bruit qui eu avait couru à Londres, était faux, bien entendu. Il ne reposait sur aucun fondement, et il était absurde. Mais, de quelle monomanie sont donc possédés les nouvelles anglaises, pour lancer dans le public, des bruits aussi atroces, qui sont capables de jeter le trouble dans tous les esprits et de révolutionner tout un monde? Quand donc en aurons-nous fini avec ce système de nouvelles, plus odieuses encore que ridicules!

La seconde, c'est le commencement de l'affaire Dreyfus, portée devant la Cour de cassation, sur la demande de la femme du condamné. On sait que la question a pris un caractère national, presque international, qu'elle a agité toute la France et provoqué des émeutes plus redoutables en core que regrettables. Puisque la Cour de cassation est saisie, nous n'avons plus un mot à dire, ni pour ni contre l'accusé. C'est le tribunal suprême qui doit décider. Seulement, il faut remarquer que, dans l'espèce, le décret en faveur de la révision ne prouve nullement que le condamné soit innocent ou coupable, mais, simplement, qu'il y a eu quelque défaut de forme dans les procédures, et que tout est à recommencer.

La troisième, d'un caractère plus grave, et devant avoir de très heureuses conséquences, c'est que les commissaires de paix de l'Espagne ont retiré leurs demandes relatives à la dette cubaine. Les Etats-Unis étaient décidés à ne pas en assumer la responsabilité, pour des raisons qu'il est inutile de reproduire ici, attendu que tout le monde les connaît. Les Etats-Unis se s'annexant pas l'île de Cuba, ils ne sont pas obligés de se charger d'en payer la dette.

Voilà donc la plus grosse question en litige réglée; on ne peut qu'en féliciter les deux parties intéressées, les vainqueurs. Il ne restait désormais à résoudre que le problème des Philippines. C'est une affaire qui s'arrangera, croyons-nous, d'autant plus aisément que, sur ce chapitre-là, l'opinion aux Etats-Unis est fort divisée, et que l'honneur et l'intérêt national n'y sont pas sérieusement mis en jeu.

Une ovation au général Kitchener.

Londres, 27 octobre.—La foule à la gare de Victoria était si dense que la police n'a pu la contrôler. Les barrières ont été forcées et la foule s'est précipitée dans l'entree réservée de la gare. A un moment où le Sirdar est sorti du salon dans l'espoir de monter en voiture, il s'est trouvé en présence d'une masse impénétrable de gens criant «Bravo, Herbert!» «Dieu vous bénisse, mon vieux!» «Trois heures pour le vengeur de Gordon», etc. La figure du Sirdar indiquait le plaisir que lui causait cette ovation populaire.

Quand le général Kitchener a essayé de se frayer un passage dans la foule les agents de police ont dû employer la force pour le protéger contre les individus enthousiastes qui voulaient le porter sur leurs épaules.

Mais tous les efforts pour obtenir un passage libre ont été inutiles. Le Sirdar est rentré dans la gare et est sorti à l'autre extrémité de la bâtisse.

SAUVÉE MIRACULEUSEMENT.

La petite Marie Spinola, ont raconté les journaux d'outre-mer, vient d'échapper miraculeusement à la mort, à Nizza, Italie. Des amis se trouvaient réunis dans la vieille demeure de Spinola: on s'y amusait à l'our d'une table de festin, quand soudain un assourdissant bruit se fit entendre: la bâtisse s'était effondrée et sous ses ruines étaient ensevelis trois enfants et six femmes. Le lendemain quand on se livra à la recherche des victimes, on trouva la petite Marie dans son berceau, sans la plus légère contusion.

note s'élève à beaucoup plus de 120,000 dollars.

Il faut dire qu'elle comprend environ 20,000 dollars pour les frais de voyage et d'entretien des parents et amis, sans doute moins fortunés que lui, qui M. F. Busch a fait venir spécialement d'Allemagne pour assister au mariage de sa fille. Le brasseur avait loué à prix d'or les deux plus grands hôtels de la ville, tant pour y loger ses invités que pour leur donner une fête. Les fleurs et plantes rares qui ont servi à décorer la maison privée de M. Busch, les deux hôtels et le temple dans lequel le mariage a été célébré n'ont pas coûté moins de 31,000 dollars. Et puis M. Busch a dépensé plus de 10,000 dollars pour une grande fête qu'il a donnée et des cadeaux qu'il a distribués à ses milliers d'ouvriers.

Enfin, pour ne pas citer d'autres frais, M. Busch avait fait remettre à neuf et renouveler complètement le mobilier des chambres d'hôtel qu'il a mises à la disposition de ses invités. Le nombre des invités qui ont assisté à la cérémonie religieuse était de huit cents. Ajoutons, en terminant, qu'il est très sérieusement question de fréter un navire uniquement pour le transport de New York en Allemagne des nombreux cadeaux reçus par les nouveaux mariés.

Entre grandes artistes.

Mme Guerrero, l'exquise protagoniste du Théâtre-Espagnol vient de recevoir, au théâtre de la Renaissance à Paris, le télégramme suivant de cette autre magnifique artiste Mme Eleonora Duse: Paris, de Florence.

Vous avez apporté vivantes sur une scène illustre les fictions de vos plus grands poètes, et avec un art parfait vous avez su révéler à un peuple ami ces images de beauté éclatantes, dans lesquelles on a reconnu, encore une fois, la noblesse incorruptible de votre race. Permettez-moi, madame, de vous en féliciter de toute mon âme, et de vous dire combien profondément je vous envie ce rare bonheur de pouvoir vivre votre vie d'artiste

LES NOCES DE GAMACHES Sont Dépassées.

La ville de Saint-Louis, Missouri n'a plus rien à envier à New York, car elle vient d'assister à une noce qui, au point de vue du faste et de la dépense a éclipsé le mariage désormais célèbre de Miss Consuelo Vanderbilt avec le duc de Malborough.

Tous les millionnaires américains ne pouvant pas avoir des ducs pour gendres, M. Busch, le brasseur enrichi de St-Louis a donné sa fille Clara Hazel à un maître de forges allemand, le capitaine Paul von Gontard. M. Busch, qui vit en Amérique comme simple ouvrier brasseur, a amassé une fortune de cent millions environ, et est aujourd'hui propriétaire de la plus grande brasserie d'Amérique. Sa fortune est donc modeste relativement à celle des Vanderbilts, d'autant plus qu'il n'a pas moins de dix enfants. Mais son gendre est pour le moins aussi riche que le sera sa fille, et M. Busch a voulu que le mariage de celle-ci fût très brillant.

Si l'on juge la question uniquement par le montant des frais, la

L'opinion du correspondant du "Daily News."

Londres, 28 octobre.—Le correspondant du "Daily News" à Paris écrit: Le cabinet Brissson a été renversé ostensiblement parce qu'il était impuissant à protéger l'armée contre la colonnie.

Les faits réels sont que les ministres ont constamment, mais vainement, pressés les membres de l'état-major colonnifiés de poursuivre leur colonnisation. Le général Mercier, le général Zurlinden et le général Chanoino ont refusé d'aider le gouvernement à défendre l'honneur de l'armée sous le prétexte qu'il était inutile d'entamer des procédures contre de "sales journaux".

La démission du général Chanoino était projetée pour empêcher les autorités civiles d'entrer en possession du dossier Dreyfus. On avait calculé que si le général se retirait brusquement le gouvernement serait battu par le parlement, qui craindrait d'avoir contre lui l'armée et le peuple.

Le "coup" était fixé à jeudi, mais les "pointes" de M. Deroulade ont décidé le général Chanoino à braver les choses. Cependant le but a été atteint. Pendant la suspension de séance, mardi dernier, M. Brissson n'a pu obtenir la signature de M. Faure pour la nomination d'un ministre de la guerre. S'il avait réussi le dossier secret serait maintenant soumis à la Cour de cassation.

M. Lockroy, qui remplit les fonctions de ministre de la guerre par intérim, ne peut pas prendre cette initiative. Ceux qui sont en possession du dossier peuvent refuser de le lui communiquer. Le général Chanoino est un des rares officiers en activité qui ait été attaché à l'armée de l'empire. Il est le gendre du général Frossart, le précepteur du défunt prince impérial.

M. Brissson l'avait choisi pour le poste de ministre de la guerre à cause, probablement, de ses excellentes relations avec le czar de Russie et les membres de l'état-major général français.

Dans les cercles militaires.

Paris, France, 27 octobre.—Le Courrier du Soir dit que les révélations contenues dans le rapport de M. Bard à la Cour de Cassation, au sujet de la part jouée par quelques membres de l'état-major général, ont produit beaucoup d'effet dans les cercles militaires, et qu'ils auront pour résultat, semblable à une réaction tendant à mettre fin à l'antagonisme entre les autorités civiles et militaires.

LES NOCES DE GAMACHES Sont Dépassées.

La ville de Saint-Louis, Missouri n'a plus rien à envier à New York, car elle vient d'assister à une noce qui, au point de vue du faste et de la dépense a éclipsé le mariage désormais célèbre de Miss Consuelo Vanderbilt avec le duc de Malborough.

Tous les millionnaires américains ne pouvant pas avoir des ducs pour gendres, M. Busch, le brasseur enrichi de St-Louis a donné sa fille Clara Hazel à un maître de forges allemand, le capitaine Paul von Gontard. M. Busch, qui vit en Amérique comme simple ouvrier brasseur, a amassé une fortune de cent millions environ, et est aujourd'hui propriétaire de la plus grande brasserie d'Amérique. Sa fortune est donc modeste relativement à celle des Vanderbilts, d'autant plus qu'il n'a pas moins de dix enfants. Mais son gendre est pour le moins aussi riche que le sera sa fille, et M. Busch a voulu que le mariage de celle-ci fût très brillant.

Si l'on juge la question uniquement par le montant des frais, la

plomb sur des jambes massives et fortes, avec dans les hanches une souplesse et une élasticité extraordinaires dont on s'a percevait quand il marchait. Il avait entendu les dernières paroles de Laura et il s'avancait en ricanant, l'ironie aux yeux, un pli de dédain aux lèvres. —Ah! ah! fit-il on n'y sera jamais pour moi!

Rapidement, la comtesse effarée, fit un geste pour congédier Maria qui s'éloigna très intriguée de cette apparition, et s'avancant vers le visiteur: —Qu'est-ce que tu viens faire ici, s'écria-t-elle, que veux-tu? —Te voir, répondit d'Albane d'un ton gouailler. —Mais, malheureux, fit la comtesse, tu ne sais pas où tu es... —Si... —Tu ne sais pas que je suis mariée, que mon mari... —Est mort! Si, je le sais... Je sais même qu'il a tué. —Laura jeta sur l'italien un regard tout blanc d'épouvante. D'Albane poursuivit sans prendre garde: —Je sais que c'est toi, un beau coup... mes félicitations. La comtesse jetait autour d'elle des regards pleins de terreur, craignant qu'il n'y eût quelque un aux portes, qu'on n'entendit les paroles de l'homme. —Tais-toi, fit-elle vivement, puisque tu sais tout. — Tu ne

viens pas ici pour me perdre! —C'est selon, dit l'italien d'un ton indifférent. Mais dans ce ton il y avait une sorte de menace qui fit frémir jusqu'en ses moelles la meurtrière. —C'est selon reprit d'Albane. Si tu tiens les promesses que tu m'a faites je t'en dirai celle que je vais te faire, de ne pas parler. —Laura est un sursaut violent. —Téponser! —Pas moins, fit l'italien en se dandinant et en caressant sa monstache d'un air conquérant. La comtesse était devenue livide. —Tu es fou!... jeta-t-elle en marchant à travers le salon. Et elle eut un geste des épaules plein de dédain. —Pourquoi fou? reprit d'Albane sans s'émeouvoir. —Moi, poursuivit la femme, moi, la comtesse de Pompéry, épouser?... —Un forçat! —Entre un assassin et un forçat il n'y a pas mésalliance. [A continuer]

—Son mari est mort. Et c'est elle qui l'a tué... D'Albane se leva, en proie à une émotion extraordinaire... —Elle l'a tué?... —J'en suis persuadé... Mais je suis le seul à le savoir... et il ne faudrait pas... —Ce n'est pas moi dit l'ancien danseur qui la perdit... —Il ajouta cependant avec un éclair dans le regard: —Pourrait-elle s'être moquée de moi... —Voilà, reprit Zéphyrino, ce qu'est devenue la belle Laura... toujours aussi belle dou reste... plous élégante... oune vraie grande dame... —D'Albane allait et venait, très agité. —Oh! s'écria-t-il, il faut que je la voie! —Tu la verras demain, si tu veux... Je lui dirai que tu es ici. —Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

L'opinion du correspondant du "Daily News."

Londres, 28 octobre.—Le correspondant du "Daily News" à Paris écrit: Le cabinet Brissson a été renversé ostensiblement parce qu'il était impuissant à protéger l'armée contre la colonnie.

Les faits réels sont que les ministres ont constamment, mais vainement, pressés les membres de l'état-major colonnifiés de poursuivre leur colonnisation. Le général Mercier, le général Zurlinden et le général Chanoino ont refusé d'aider le gouvernement à défendre l'honneur de l'armée sous le prétexte qu'il était inutile d'entamer des procédures contre de "sales journaux".

La démission du général Chanoino était projetée pour empêcher les autorités civiles d'entrer en possession du dossier Dreyfus. On avait calculé que si le général se retirait brusquement le gouvernement serait battu par le parlement, qui craindrait d'avoir contre lui l'armée et le peuple.

Le "coup" était fixé à jeudi, mais les "pointes" de M. Deroulade ont décidé le général Chanoino à braver les choses. Cependant le but a été atteint. Pendant la suspension de séance, mardi dernier, M. Brissson n'a pu obtenir la signature de M. Faure pour la nomination d'un ministre de la guerre. S'il avait réussi le dossier secret serait maintenant soumis à la Cour de cassation.

M. Lockroy, qui remplit les fonctions de ministre de la guerre par intérim, ne peut pas prendre cette initiative. Ceux qui sont en possession du dossier peuvent refuser de le lui communiquer. Le général Chanoino est un des rares officiers en activité qui ait été attaché à l'armée de l'empire. Il est le gendre du général Frossart, le précepteur du défunt prince impérial.

M. Brissson l'avait choisi pour le poste de ministre de la guerre à cause, probablement, de ses excellentes relations avec le czar de Russie et les membres de l'état-major général français.

Dans les cercles militaires.

Paris, France, 27 octobre.—Le Courrier du Soir dit que les révélations contenues dans le rapport de M. Bard à la Cour de Cassation, au sujet de la part jouée par quelques membres de l'état-major général, ont produit beaucoup d'effet dans les cercles militaires, et qu'ils auront pour résultat, semblable à une réaction tendant à mettre fin à l'antagonisme entre les autorités civiles et militaires.

LES NOCES DE GAMACHES Sont Dépassées.

La ville de Saint-Louis, Missouri n'a plus rien à envier à New York, car elle vient d'assister à une noce qui, au point de vue du faste et de la dépense a éclipsé le mariage désormais célèbre de Miss Consuelo Vanderbilt avec le duc de Malborough.

Tous les millionnaires américains ne pouvant pas avoir des ducs pour gendres, M. Busch, le brasseur enrichi de St-Louis a donné sa fille Clara Hazel à un maître de forges allemand, le capitaine Paul von Gontard. M. Busch, qui vit en Amérique comme simple ouvrier brasseur, a amassé une fortune de cent millions environ, et est aujourd'hui propriétaire de la plus grande brasserie d'Amérique. Sa fortune est donc modeste relativement à celle des Vanderbilts, d'autant plus qu'il n'a pas moins de dix enfants. Mais son gendre est pour le moins aussi riche que le sera sa fille, et M. Busch a voulu que le mariage de celle-ci fût très brillant.

Si l'on juge la question uniquement par le montant des frais, la

plomb sur des jambes massives et fortes, avec dans les hanches une souplesse et une élasticité extraordinaires dont on s'a percevait quand il marchait. Il avait entendu les dernières paroles de Laura et il s'avancait en ricanant, l'ironie aux yeux, un pli de dédain aux lèvres. —Ah! ah! fit-il on n'y sera jamais pour moi!

Rapidement, la comtesse effarée, fit un geste pour congédier Maria qui s'éloigna très intriguée de cette apparition, et s'avancant vers le visiteur: —Qu'est-ce que tu viens faire ici, s'écria-t-elle, que veux-tu? —Te voir, répondit d'Albane d'un ton gouailler. —Mais, malheureux, fit la comtesse, tu ne sais pas où tu es... —Si... —Tu ne sais pas que je suis mariée, que mon mari... —Est mort! Si, je le sais... Je sais même qu'il a tué. —Laura jeta sur l'italien un regard tout blanc d'épouvante. D'Albane poursuivit sans prendre garde: —Je sais que c'est toi, un beau coup... mes félicitations. La comtesse jetait autour d'elle des regards pleins de terreur, craignant qu'il n'y eût quelque un aux portes, qu'on n'entendit les paroles de l'homme. —Tais-toi, fit-elle vivement, puisque tu sais tout. — Tu ne

viens pas ici pour me perdre! —C'est selon, dit l'italien d'un ton indifférent. Mais dans ce ton il y avait une sorte de menace qui fit frémir jusqu'en ses moelles la meurtrière. —C'est selon reprit d'Albane. Si tu tiens les promesses que tu m'a faites je t'en dirai celle que je vais te faire, de ne pas parler. —Laura est un sursaut violent. —Téponser! —Pas moins, fit l'italien en se dandinant et en caressant sa monstache d'un air conquérant. La comtesse était devenue livide. —Tu es fou!... jeta-t-elle en marchant à travers le salon. Et elle eut un geste des épaules plein de dédain. —Pourquoi fou? reprit d'Albane sans s'émeouvoir. —Moi, poursuivit la femme, moi, la comtesse de Pompéry, épouser?... —Un forçat! —Entre un assassin et un forçat il n'y a pas mésalliance. [A continuer]

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-

—Non, non, ne lui dis rien... Je préfère la surprendre. —En tout cas voici son nom, son adresse. Et demain matin je serai chez elle... —J'y serai avec toi, dit Albane. —Et surtout, ajouta-t-il, pas un mot... que personne ne sache... —Que ton es ici? Parbleu! —Tu me le jure? —Sur la tête de ma fille!... —Bien... J'ai foi en toi!... Le lendemain, d'Albane gnet-ta son camarade et s'introdui-



SAUVÉE MIRACULEUSEMENT.

La petite Marie Spinola, ont raconté les journaux d'outre-mer, vient d'échapper miraculeusement à la mort, à Nizza, Italie. Des amis se trouvaient réunis dans la vieille demeure de Spinola: on s'y amusait à l'our d'une table de festin, quand soudain un assourdissant bruit se fit entendre: la bâtisse s'était effondrée et sous ses ruines étaient ensevelis trois enfants et six femmes. Le lendemain quand on se livra à la recherche des victimes, on trouva la petite Marie dans son berceau, sans la plus légère contusion.

note s'élève à beaucoup plus de 120,000 dollars.

Il faut dire qu'elle comprend environ 20,000 dollars pour les frais de voyage et d'entretien des parents et amis, sans doute moins fortunés que lui, qui M. F. Busch a fait venir spécialement d'Allemagne pour assister au mariage de sa fille. Le brasseur avait loué à prix d'or les deux plus grands hôtels de la ville, tant pour y loger ses invités que pour leur donner une fête. Les fleurs et plantes rares qui ont servi à décorer la maison privée de M. Busch, les deux hôtels et le temple dans lequel le mariage a été célébré n'ont pas coûté moins de 31,000 dollars. Et puis M. Busch a dépensé plus de 10,000 dollars pour une grande fête qu'il a donnée et des cadeaux qu'il a distribués à ses milliers d'ouvriers.

Enfin, pour ne pas citer d'autres frais, M. Busch avait fait remettre à neuf et renouveler complètement le mobilier des chambres d'hôtel qu'il a mises à la disposition de ses invités. Le nombre des invités qui ont assisté à la cérémonie religieuse était de huit cents. Ajoutons, en terminant, qu'il est très sérieusement question de fréter un navire uniquement pour le transport de New York en Allemagne des nombreux cadeaux reçus par les nouveaux mariés.

Entre grandes artistes.

Mme Guerrero, l'exquise protagoniste du Théâtre-Espagnol vient de recevoir, au théâtre de la Renaissance à Paris, le télégramme suivant de cette autre magnifique artiste Mme Eleonora Duse: Paris, de Florence.

Vous avez apporté vivantes sur une scène illustre les fictions de vos plus grands poètes, et avec un art parfait vous avez su révéler à un peuple ami ces images de beauté éclatantes, dans lesquelles on a reconnu, encore une fois, la noblesse incorruptible de votre race. Permettez-moi, madame, de vous en féliciter de toute mon âme, et de vous dire combien profondément je vous envie ce rare bonheur de pouvoir vivre votre vie d'artiste

LES NOCES DE GAMACHES Sont Dépassées.

La ville de Saint-Louis, Missouri n'a plus rien à envier à New York, car elle vient d'assister à une noce qui, au point de vue du faste et de la dépense a éclipsé le mariage désormais célèbre de Miss Consuelo Vanderbilt avec le duc de Malborough.

Tous les millionnaires américains ne pouvant pas avoir des ducs pour gendres, M. Busch, le brasseur enrichi de St-Louis a donné sa fille Clara Hazel à un maître de forges allemand, le capitaine Paul von Gontard. M. Busch, qui vit en Amérique comme simple ouvrier brasseur, a amassé une fortune de cent millions environ, et est aujourd'hui propriétaire de la plus grande brasserie d'Amérique. Sa fortune est donc modeste relativement à celle des Vanderbilts, d'autant plus qu'il n'a pas moins de dix enfants. Mais son gendre est pour le moins aussi riche que le sera sa fille, et M. Busch a voulu que le mariage de celle-ci fût très brillant.

Si l'on juge la question uniquement par le montant des frais, la

plomb sur des jambes massives et fortes, avec dans les hanches une souplesse et une élasticité extraordinaires dont on s'a